

Un paysan avisé

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 47

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222202>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

me (n'est-ce pas là le plus intelligent des égoïsmes ?). Il ne s'était jamais refusé aucune satisfaction, mais il n'avait jamais manqué non plus de célébrer par quelque cadeau d'importance les naissances, baptêmes, épousailles et anniversaires de ses neveux, nièces, petits-neveux et petites-nièces. Il n'avait jamais compliqué son existence d'aucune aventure, d'aucun mariage, car il craignait pour lui-même les nouveautés. Enfin, il avait toujours fait montre d'un esprit calme, pondéré, rassuré...

Et voilà que tout à coup, sans crier gare Célestin Turbal annonçait ses fiançailles.

Chez les Moreau, qui étaient dans le commerce (haricots secs !) on déclara :

— Il nous joue un vilain tour. Il n'avait que nous et nos deux cousins pour héritiers. Nous comptons sur sa générosité pour nous aider... Il n'y a pas d'autre mot ; c'est un muflé !

Chez les Tissier qui étaient dans la banque on dit de même :

— Nous étions en droit d'escompter un tiers de son héritage. Désormais, rien à attendre de lui ! Il nous a trompés : réellement, il y a là un abus de confiance, une espèce d'escroquerie en somme !

Seuls les Mauriel prirent la chose en plaisantant :

— L'oncle est un rigolo. Il s'est aperçu, avant de mourir, qu'il lui manquait quelque chose. Il se dépêche de se l'offrir. Après tout, s'il est heureux, il a raison !

Le dimanche suivant, les trois familles rendirent visite à Célestin Turbal. Ce n'était plus comme autrefois le désir de se concilier ses bonnes grâces qui les poussait, mais la curiosité, l'impérieuse curiosité. Quand elles furent réunies et après des compliments difficiles à exprimer (oh ! comme ces compliments leur gratèrent la gorge au passage !) les questions s'entrechoquèrent :

— Qui épousez-vous, mon oncle ?

— Est-elle jeune, votre fiancée ?

— Est-elle jolie ?

— Est-elle riche ?

— La connaissons-nous ?

— Et quand doit avoir lieu le mariage ?

Mais le vieil oncle, impassible, souriant et rajeuni (ma foi ! une telle satisfaction illuminait son visage rasé de frais qu'il semblait avoir vingt ans de moins !) le vieil oncle répondit avec une douceur toute parfumée d'ironie :

— C'est une surprise, une bonne surprise que j'ai voulu vous faire, mes chers neveux. Souffrez que je garde quelque temps encore mon petit secret. Tout ce que je peux vous dire, c'est que ma fiancée...

Il hésita un moment, esquissa un sourire et reprit :

— Ma fiancée est très jeune. Oui, oui, vingt ans à peine ! Très jolie, du moins à mon goût ! mais n'a pas un centime de dot. Peu importe ! j'en ai pour deux. Quant à la date du mariage, elle n'est pas fixée. En tout cas, la cérémonie ne tardera guère et d'ici deux ou trois semaines... je compte sur vous !

On se sépara avec de nouvelles félicitations. (Non ! décidément, ces mots-là étaient durs à passer !) et chacun regagna ses pénates. Quand ils purent parler à leur aise, les mêmes réflexions jaillirent dans les trois ménages :

— Nous sommes refaits !

— La catastrophe est consommée !

— Plus d'héritage à attendre !

— Et maintenant, il faut nous fendre d'un cadeau !

Se fendre de cadeaux quand on a l'habitude d'en recevoir, est une chose cruelle. Les Moreau, oublieux des générosités se décidèrent de n'offrir qu'un objet modeste. Après de longues recherches, ce fut un encrier : (ça, c'était trouvé ! l'oncle n'écrivait jamais !) Les Tissier, mus par les mêmes sentiments, ne se ruinèrent pas davantage : ils envoyèrent une jumelle de théâtre : (la bonne idée ! Célestin Turbal ne mettait plus les pieds au spectacle depuis qu'il s'y était, une fois, enrhumé !) Quand aux Mauriel... Les Mauriel, eux, firent mieux les choses.

Se souvenant de ses goûts de fumeur, ils

adressèrent à leur oncle un fume-cigare en ambre, bagué d'or, chiffré de même, dans un bel étui de maroquin. Presque un présent de roi !

Quelques jours passèrent. La réponse de Célestin arriva par la poste, le même jour, pour les trois ménages. Dans ce billet, identique pour tous, et qu'il avait calligraphié lui-même... (peut-être l'encrier offert par les Moreau l'avait-il inspiré), dans ce billet le brave homme disait :

« Mes chers neveux, votre crédulité est peu flatteuse pour moi. Comment ! vous qui me connaissez, j'ose dire depuis toujours, comment avez-vous pu imaginer que j'étais assez fou pour prendre femme à mon âge ? Non, non, rassurez-vous, je n'en fais rien et reste garçon, vieux garçon comme devant !

» Mais, au cours de ma longue existence, j'ai eu trop souvent l'occasion de donner aux autres sans connaître le réciproque. J'ai donc voulu recevoir à mon tour et juger de votre générosité grâce à ce petit mensonge de comédie.

» Bien que ne me mariant pas, je conserve précieusement vos envois. Ils serviront à me rappeler les divers degrés de l'estime dans laquelle vous me tenez, et pour le dernier cadeau, le grand que j'aurai à faire, ma foi, je m'en souviendrai !

» Votre oncle affectionné, Célestin Turbal. »

Roger R.

L'examineur. — Vous savez, mademoiselle, ce qu'on appelle un corps transparent :

— Parfaitement, monsieur, c'est un corps à travers duquel on voit.

— Citez un exemple.

— Une serrure.

Un paysan avisé. — Un paysan consultait un avocat sur son affaire. Après l'avoir examinée, l'avocat lui dit :

— Votre affaire est bonne.

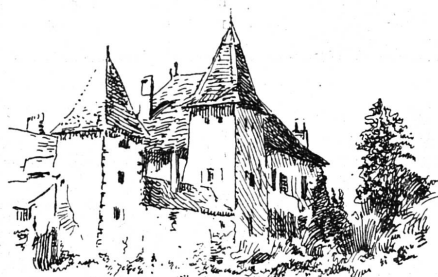
Le paysan le paye et dit :

— A présent, Monsieur, que vous êtes payé, dites-moi franchement si vous trouvez ma cause aussi bonne qu'auparavant.

Chez le pharmacien. — Je voudrais bien une tisane pour mon estomac... J'ai quelque chose là, qui monte, qui descend, puis qui remonte... et tout le temps comme ça.

Le pharmacien réfléchit quelques instants, puis gravement :

— Vous n'auriez pas avalé un ascenseur, par hasard ?



L'ÉCUYER MALGRÉ LUI

L'AMI Fritz, autrefois chef du réseau téléphonique de X... était un citoyen intelligent et jovial, fort répandu dans les cercles et sociétés de la ville. Il passait à tort ou à raison, pour aimer le divin jus de la treille... mais que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ! Ce que peuvent dire ceux qui l'ont connu, c'est que Fritz apportait à l'exécution des devoirs de sa charge un zèle et une dignité remarquables. Il croyait à l'importance de ses fonctions et il le laissait volontiers entendre au cours des conversations. Il se plaisait à nous faire, chaque fois qu'il en avait l'occasion, des développements d'onde technique que nous écoutions, bouche bée, avec une admiration feinte ou réelle, dépassant en tout cas notre entendement profane. Tel était l'ami Fritz, téléphoniste accompli, chef de réseau compétent et bon camarade quand il n'abusait pas trop de la patience de ses auditeurs.

En ce temps-là, vivait dans un château sis à quelques kilomètres de la ville voisine de Z... une baronne authentique et riche, qualités qui allaient alors souvent de pair. La noble dame, ayant l'intention de faire installer le té-

léphone en sa résidence, avait prié son architecte, un ami personnel du chef de réseau de faire part à celui-ci de son désir. Fritz répondit qu'il se rendrait volontiers sur les lieux pour étudier la construction d'une ligne et prendre toutes dispositions utiles mais, qu'étant donné la distance de la ville au château, il serait heureux de trouver à la gare un moyen de locomotion. Il convient de dire ici que cette idée lui avait été suggérée par l'architecte, on va voir dans quel but.

Il fut donc décidé que le distingué fonctionnaire se rendrait à Z..., un certain lundi, et qu'un « véhicule approprié » l'attendrait à la station du chemin de fer.

Entre temps, l'homme de l'art, facétieux compère, avait tiré des plans d'un genre tout à fait spécial. Deux ou trois amis communs mis dans la confidence, tous amateurs de petit blanc et de bonnes histoires, se trouvèrent au rendez-vous. Une rumeur mal contenue avait déferlé sur la cité paisible et c'est tout au plus si la fanfare n'était pas sur la place de la gare à l'arrivée du train. Fritz mit pied à terre et se montra d'emblée très sensible aux démonstrations à la fois déférentes et amicales dont il était l'objet.

— C'est le directeur des téléphones qui va au château ! fit une voix près de lui qui le combla d'aise.

— On va commencer par « boire un verre » ! proposa l'animateur de la journée.

Et comme le chef-téléphoniste s'enquerrait au sujet de la voiture, on lui répondit que le véhicule allait venir.

Une première collation fut prise au buffet, une seconde au café voisin. Le temps s'écoulait, rapide, tandis que contemporains au corps de génie évoquaient de charmants souvenirs et de piquantes anecdotes. Grisé, Fritz vidait son verre en souriant.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et un palefrenier apparut conduisant une mule blanche sellée, bridée et prête à partir...

— Messieurs, s'écria l'homme sur le seuil, je suis aux ordres de Monsieur le chef de réseau !

Surpris, Fritz regarda à droite et à gauche. Les visages de ses compagnons ne reflétaient rien d'extraordinaire. Il questionna, désignant le curieux équipage : «... voulez-vous que je monte là-dessus ? »

— C'est évident ! répondit l'architecte, metteur en scène, car on accède au château par un chemin muletier.

Les comparses approuvaient de la tête.

— Mais..., voulut encore objecter l'écuyer malgré lui.

— Ta, ta, ta, pas d'explications, monte là-dessus, tu as l'habitude du manège...

Fritz avait souvent parlé à ses amis de son prix d'équitation ; le moment était venu de leur prouver que ce n'était pas un simple effet de son imagination ! Il frémit. Comme il avait de l'embonpoint et du rhumatisme, l'ascension n'était pas chose facile. En ce moment critique, par bonheur, il revint en pensée certain vieux général escaladant sa monture par un escalier fait de malles d'officiers.

— Allez me chercher un tremplin ! dit-il en s'efforçant de sourire.

Une caisse à macaronis fit l'affaire.

Et lorsque Fritz fut en selle, le cortège s'ébranla.

La suite, intime et peu nombreuse au départ s'allongea avec le parcours. A l'arrivée sur la « place », il y avait foule. Tous ces curieux contemplant l'écuyer, la mule et le palefrenier, riaient et plaisantaient entre eux.

A tous les cafés, il y eut arrêt et nouvelle collation et, pour faciliter les opérations, les suivants emportèrent la caisse à macaronis d'une étape à l'autre.

En peu de temps, à tenir un tel programme, chacun finit par être « très éméché », Fritz, en particulier. Toutefois, l'habitude aidant et avec cette assurance que donne le vin, l'écuyer prenait plaisir à remonter en selle et à caracolier à travers la petite ville au milieu de ses amis.

Toutefois, à la nuit tombante, Fritz s'aperçut